

— Ben moi, je vais casser mes deux goulots.
Elle tortille les deux goulots de ses arrosoirs puis les casse.

Elle était chez un boulanger. Arrivée au four, i a le mitron qui lui dit :

— Mā, qu'est-ce que t'as, servante, que t'as cassé tes deux goulots.

— La souris est morte, le rat crie, la porte de grange couine, le chariot recule, le chêne se défeuille, l'oiseau se déplume, la source s'assèche et moi je casse mes deux goulots.

— Bin, moi je m'en vais crépir ma pâte.

Il attrape la pâte, puis il en crépit le mur.

Voici le boulanger qui arrive :

— Mā, qu'est ce que tu as que tu as crépi ta pâte ?

— La souris est morte, le rat crie, la porte de grange couine, le chariot recule, le chêne se défeuille, l'oiseau se déplume, la source s'assèche, la servante casse ses deux goulots, et moi je crépis ma pâte.

— Ben, moi je m'en vais semer tous mes écus.

Pi il a été jeter tout ses écus.

Pi voila.

(Conté à Vauvillers, Haute-Saône).

23. le chat, le renard et le jambon

Un renard qui vient voir notre chat. Il dit :

— Dis-donc, tes patrons ont tué un cochon. Il y a des jambons à la cheminée. Tu iras une nuit dépendre un jambon puis nous irons le manger à la Croix Savoignot.

Ma foi, une belle nuit le chat dépend le jambon puis il part avec le renard. Pour commencer c'est le renard qui le porte. Il disait le long de la route :

— Mon jambon, ton jambon.

Arrivé vers la croix le chat lui dit : c'est à moi de le porter, et répète :

— Mon jambon, ton jambon.

Alors arrivé à la croix, le chat grimpe sur la croix avec le jambon et jette les os au renard :

— Je dis : mon jambon.

Raconté par Irène Tisserand, de Rang-les-Lisle.

24. 25. le petit poucet (deux versions)

C'était un père de famille qui avait cinq enfants. Se trouvant trop chargé de famille, décide de les perdre. Il en avait un qui était plus chétif que les autres, aussi on l'appelait le petit Poucet.

Alors le père disait à sa dame : je m'en vais les emmener dans le bois et au moment voulu je les laisse : ils ne se retrouveront plus. Le petit Poucet a tout entendu, il pense : Demain, tu vas prendre quelque chose dans ta poche que tu vas semer le long du chemin. Il a emmené les petits au bois.

Il cherche ces pois tout le long du chemin, il les trouve, il rentre à la maison. Le père, tout ennuyé de les voir revenir n'y pouvait croire. Il les remmène une autre fois. L'enfant n'avait plus de pois, il a pris du pain qu'il a émietté tout le long du chemin ; les oiseaux n'en ont rien laissé. Le père alors laisse les petits. Il n'a pu retrouver d chemin... monte sur un arbre. Tout d'un coup il aperçoit de la lumière ; il va dans cette maison. Il lui explique, à la dame, qui était seule, ce qu'il en était, qu'elle le ramasse en attendant. Cette dame lui dit : je ne peux pas, mon mari c'est un ogre, i va savoir qu'i a d la viande fraîche, i va t'manger. Le petit avait bien peur. Elle l'a quand même gardé.

Quand le mari est rentré il a dit : ah, ia quelque chose ici, ça sent la viande fraîche. Cette dame a eu peur pour le petit, elle a été dire au petit qu'il fallait se sauver...

I avait un champ de choux il s'est mis sous un choux ; on avait lâché les bêtes en pâture. Une vache a été près du champ de choux, a attrapé cette feuille de choux, mangé le petit Poucet avec. Alors le soir quand ça été l'heure de tirer les vaches, cette dame... en tirant les vaches ça disait :

fwi fwi fwi, la fam que trā la vach.

Ça ne se passe pas. Il a fallu abattre la vache. Ils n'ont rien trouvé d'anormal. Une vieille personne a été pour chercher les boyaux de cette bête. Dans le temps on avait des hottes, un' out.

Trotte, trotte vieille femme, tu me portes dans ta hotte !

Cette femme a pris peur, elle a été verser ses boyaux sur le fumier et le petit Poucet est parvenu à se dégager et à se sauver. Il est rentré à la maison. Le père a dit : on le gardera maintenant. Et je ne sais pas s'il est encore là.

Mad. Heidet. — Grosnagny (Territoire.)

I avait le petit poucet.

C'étaient des pauvres gens, i avait le mari puis la femme qui avaient sept petits garçons ; c'était pas rien. Voici que le pauvre papa a dit :

— Ah ! mon Dieu, nous avons plus d pain, plus rien qu'une miche puis sept petits enfants.

Eh bien ma foi on va leur donner leur dernier morceau puis on va les conduire au bois ; je les perdrai dans l milieu du bois, je ne peux pas les voir mourir comme ça.

Et puis le petit Poucet, lui, il était malin : il était caché sous la chaise du papa, il a vite couru à la rivière ramasser des petits cailloux blancs plein ses poches.

— Allons, mes enfants, nous allons aller faire du bois pour nous chauffer.

Ils étaient là bien en train de travailler. Mais le petit Poucet tout le long du chemin avait semé ses petits cailloux.

Quand ils ont été en train de faire leurs fagots, papa

s'est esquivé naturellement, et puis après ils se sont mis à chercher le papa... Voici qu'à la nuit vient. Alors le plus petit a dit : on va retrouver son chemin. Ils ont retrouvé le chemin par les petits cailloux, et puis ils sont arrivés à la maison. Voici que le papa puis la maman avaient retrouvé du pain :

— Mon Dieu, si nos pauvres petits étaient là. Oh ! s'ils étaient là (où sont-ils maintenant !) on leur donnerait à souper.

— Eh bien papa, nous voilà ! Ils étaient à la porte. Quelle chance !

Ma foi ils ont été là quelques jours, une huitaine de jours, le papa a recommencé de donner encore le dernier morceau de pain. Cette fois-ci, mais le petit Poucet n'a pas eu le temps d'aller à la rivière, il a semé du pain le long du chemin et les oiseaux ont ramassé les miettes. Mon petit Poucet n'a rien retrouvé, que le chemin a été perdu. La nuit est arrivée ils se sont mis à pleurer puis ma foi le petit Poucet a dit :

— je vais grimper après un arbre et où j'verrai la lumière eh bien nous irons à la lumière.

— Vois-tu quelque chose ?

— Encore rien.

— Monte un peu plus haut.

Ah ! cette fois-ci il était bon : j'vois une lumière, vous allez aller du côté de la lumière, mais c'est loin, bien loin.

Quand ils ont arrivé à la lumière : frap, frap, à la porte.

(Une femme leur dit : qui êtes-vous ?)

— Nous sommes des enfants perdus dans le bois.

— Oh ! mes pauvres petits, ici c'est chez l'ogre, il mange tous les petits, seulement je vais vous cacher et demain matin vous partirez avant qu'il soit réveillé, de bonne heure.

Elle leur a donné des provisions pour partir le lendemain.

Et puis ils avaient sept filles.

Ça fait que l'ogre est arrivé, il dit en entrant :

— Ça sent la chair fraîche par là !

— Ah ! mon Dieu, qu'elle dit, c'est sans doute notre vache qu'a mis bas, qu'a fait son veau.

— C'n'est pas ça, c'n'est pas ça, ça sent la chair fraîche.

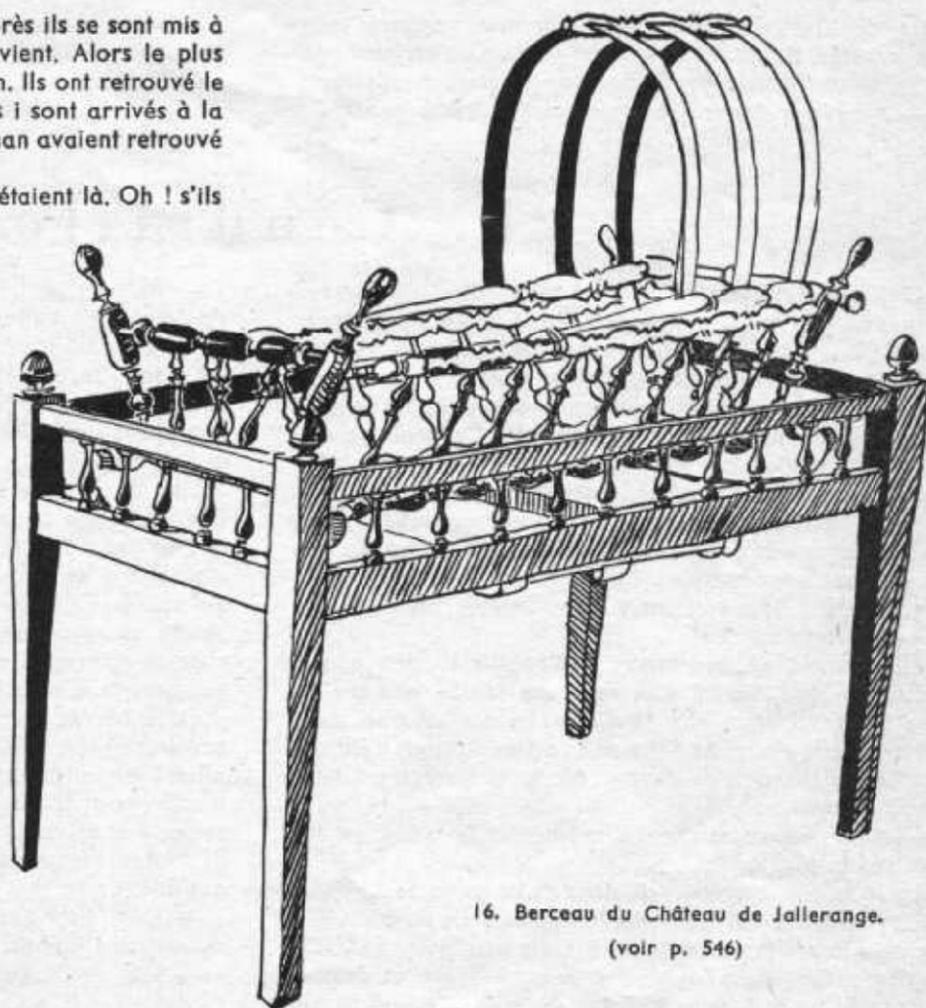
— Ah ! c'est sans doute not jument qu'a pouliné.

— C'n'est pas ça, c'n'est pas ça, il criait toujours : ça sent la chair fraîche.

— Ah ! de grâce, c'est sept petits enfants qu'ont vnu coucher, qu'étaient perdus dans le bois.

— Bon, bon, ce sera pour mon souper.

— Ah ! qu'elle lui dit, l'as déjà un veau d'cuit, l'en as assez



16. Berceau du Château de Jallerange.
(voir p. 546)

— Eh bien, ça sera pour mon déjeuner.

Le petit Poucet qui ne dormait pas entendait tout ça. Et puis les filles elles avaient sept colliers d'or, et aux petits garçons on avait mis sept colliers en paille. Le petit Poucet a pris les sept colliers en or des demoiselles, et puis il leur a mis les sept colliers en paille. Il réveille ses frères et les voilà partis. L'ogre quand il s'est réveillé, il n'a pas attendu de voir clair, il a senti les sept colliers en paille, il égorge ses sept filles. Quand il a vu ça, qu'il a fait une chose pareille il a monté sur sa trefyotte :

trotte, trotte ma trefyotte
pour attrapper ces petits enfants.
qui emportent mon or et mon argent
blanc blanc.

...Il était fatigué il s'endort sur la roche, il avait des boîtes de sept lieues. Le petit Poucet, pendant qu'il dormait il a pris ses boîtes de sept lieues, c'était au bord de la rivière, il conduit ses frères de l'autre côté de la rivière. Quand ils ont été passés, l'ogre s'est réveillé, il les a vus de l'autre côté, il a monté sur sa trefyotte, il passe la rivière il se noie avec sa trefyotte. Et puis (le petit Poucet) retourne chez la dame en lui disant que son mari était noyé. La femme leur a encore redonné d'argent encore

pour s'en retourner, elle était sûrement encore bien débarrassée. Ils ont retrouvé leurs parents. Ils arrivent à la porte. Quand ils se mettent à frapper (les parents) disaient :

— Ah si nos pauvres petits étaient là, nous avons du pain.

Tous les pauvres petits enfants se sont mis à crier :
Papa, nous voilà !

Mercey-le-Grand, Mme Vve Vuilleminot
originaire de Labergement-Saint-Jean, en Bresse.

26. Cendrillon

C'étaient des gens qu'avaient trois filles, pi la plus jeune, sa marraine, c'était une fée. Elle ne sortait pas, Cendrillon, elle était toujours dans les cendres, vers le fourneau. Et puis quand i sont vnu fortes, ses sœurs, i en avait deux qu'allaient au bal tous les soirs, et puis en rentrant le lendemain matin elles disaient à Cendrillon :

— Ah ! si t'avais vu si c'était beau, l'beau bal, des belles princesses. I avait ci, i avait ça.

Elle n'avait pas d'habits pour y aller, et puis tout par un beau coup elle s'en va trouver sa marraine en pleurant, en y disant que ses sœurs étaient toujours au bal et puis elle, qu'elle ne pouvait pas y aller. Sa marraine lui dit :

— Tu viendras ce soir.

Elle y va le soir. Sa marraine l'habille en princesse : belle princesse, ma foi. Elle va à son jardin, elle cueille une grosse courge, elle la vide, elle en fait une belle carrosse, elle y attelle quatre rats : ces quatre rats c'étaient des beaux chevaux de course. Alors sa marraine lui dit avant de partir :

— A minuit moins dix, i t'faut quitter le bal. C'est toi q'tu sra la plus belle.

La voila partie avec ses quatre rats, sa carrosse. La voila qu'arrive sur le bal : c'était elle la plus belle du bal. L'fils du roi n'avait jamais vu une si belle princesse, qu'a été la demander pour danser ; et à onze heure et demi i rgarde l'heure. A minuit moins dix elle a quitté le fils du roi et elle a rmoné en carrosse et pi elle elle a arrivé chez sa marraine. Après a rentré chez elle en cendrillon.

Puis l'lendemain ces sœurs lui ont dit :

— Ah ! Cendrillon, si t'avais vu la belle princesse, s'qu'elle était belle. Elle a dansé d'avec le fils du roi. Qu'elle était belle !

Le soir après, elle va retrouver sa marraine. Elle la rhabille, elle lui rdonne sa carrosse, ses chevaux puis la voila partie. Elle lui dit à douze heure dix faudra quitter je bal.

Elle était même bien plus belle que la veille, ma foi. Elle avait fait un peu connaissance au fils du roi. Les heures passent vite. Tout pa i bon coup, à minuit moins cinq elle a vu l'heure. Elle a lâché l'fils du roi puis elle s'a sauvé. En s'sauvant elle a perdu sa sandale. Elle a monté en carrosse et puis la voila partie. Elle arrive chez sa marraine, elle a été déshabillée. Elle arrive chez ses parents, Cendrillon.

Et le fils du roi avait ramassé la sandale. I voulait savoir au pied qu'elle allait. La demoiselle au pied qu'ça allait i voulait la marier. Il on tout tnu les villages par là autour, pour voir si la sandale allait aux pieds des demoiselles. I sont vnus chez Cendrillon, i z ont essayé à ses deux sœurs : ça n'allait pas. Et les sœurs de Cendrillon ont dit :

— Oh ! c'est pas la peine de lui essayer les sandales, elle ne sort jamais.

— Oh ! i dit, ça n'fait rien : i faut essayer à tous les pieds.

Ils ont essayé à Cendrillon. Sûr, ça y allait tout comme un gant : c'étaient les siens. Et il a marié Cendrillon.

Burgille. Louis Mourgeotte.

RACONTOTTES

Les Suisses... par eux-mêmes.

C'est qu'on est lent, chez nous, à entreprendre, et, une fois engagé dans l'entreprise, prudent. Il faut que les circonstances soient bien fortes pour nous entraîner, et, tout en étant entraînés, on retient. On est toujours au commencement de faire, on se propose de faire plutôt qu'on ne fait. On est sur le point de se mettre à essayer ; on réfléchit longtemps avant d'essayer. Et, une fois qu'on est parti, on n'est jamais tellement parti qu'on ne trouve moyen de rester méfiant, étant inquiet de voir comment les choses tournent. Et pour peu qu'elles tournent mal...

Ça durera tant que ça voudra, mais on sait qu'il faut que ça passe et que ça passera et on laisse passer. Et même si tout est changé autour de nous, voyez-vous, nous autres, on n'a pas changé. On n'a rien pu sur les choses, mais elles n'ont rien pu sur nous.

C. F. Ramuz. La guerre aux papiers.

Est-ce encore vrai ?

C.-F. Ramuz répond en 1934 à l'enquête d'un journal français : que pensez-vous de la France ? — Mais, je pense que c'est mon pays, bien que ce ne soit pas ma patrie... Je suis dedans et il m'est impossible de la considérer du dehors.

Et il termine :

On a beaucoup parlé de l'Europe ces dernières années. Ne vous semble-t-il pas qu'à l'heure qu'il est il y a au moins deux « Europes » et que nous appartenons, vous et moi, j'entends d'une part vous, les Français, et d'autre part nous, les Vaudois, les Neuchâtelois, ou les Suisses tout court, à cette même moitié ou à ce même quart d'Europe, où il est encore possible de s'exprimer spontanément sans se condamner par là même à mourir de faim ou à finir sa vie dans un camp de concentration ?